

De-ci, de-là...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **15 (1927)**

Heft 257

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-259126>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nagements, les résultats de l'enquête, afin que l'opinion publique, renseignée, opère une pression énergique sur les divers gouvernements et les force à agir. C'est là, on l'a reconnu, un moyen efficace. En effet, ce n'est guère que depuis le moment où, grâce à l'action des sociétés bénévoles agissant en pionnières, l'attention a été attirée sur ce triste état de choses, que des mesures ont été prises. C'est en 1902 qu'une collaboration entre les gouvernements a commencé. En outre, le champ d'action internationale s'est déjà considérablement élargi depuis que la Société des Nations a assuré le contrôle général de ces questions. Il faut espérer qu'elle continuera son œuvre toujours davantage dans ce sens.

Mais le sentiment qui domine, après l'étude du rapport des experts, est que, si le mal est si grand, c'est surtout à cause du système de réglementation officielle qui en est la cause. Tant que cette organisation subsistera, il en sera de même de la traite. L'existence des maisons de tolérance constitue incontestablement un stimulant à la traite, tant dans le domaine national que dans le domaine international. C'est un fait établi par des enquêtes antérieures, et reconnu par de nombreux gouvernements, à la suite de l'expérience qu'ils ont acquise. Parmi les Etats qui ont aboli les maisons de tolérance, la Hollande, par exemple, où la fermeture de ces maisons remonte à plus de vingt ans déjà, déclare ne plus connaître la traite. Ajoutons encore qu'à Cuba, au dire d'un des enquêteurs, la situation s'est améliorée remarquablement en l'espace de deux ans seulement, grâce aux nouvelles lois sur l'immigration. La traite a été supprimée et la situation locale améliorée.

Le rapport du Comité des Experts va donc être soumis dans deux ou trois jours à la Commission consultative de la S. d. N. Espérons qu'à cette occasion, une large publicité lui sera faite, et que le mot d'ordre deviendra alors partout: « Suppression des maisons de tolérance ! »

JEANNE PITTET.

De-ci, De-là...

Dans les écoles de Seattle.

Seattle — une ville lointaine, sur les rives bleues du Pacifique, entourée d'une végétation exubérante, au bord d'un fjord où descend un des grands glaciers des Montagnes Rocheuses. Une de ces villes de l'Amérique du Nord, où les femmes votent depuis un quart de siècle, si ce n'est plus, et qui a été régie par une femme maire, Mrs. Landés, dont une de nos collaboratrices a conté ici même les dons d'administratrice.

Or, les féministes de Seattle publient un journal mensuel, *The*

Le sourire est d'une douceur presque enfantine. Elle est bonne, on le sent au premier abord. Teint pâle qui rosit quand elle s'émeut, cheveux gris épais et ondes.

«...Sancoins dans le Cher, c'était mon village. Quelle enfant triste et douce j'étais alors! Maman est morte quand j'avais trois ans, elle était tuberculeuse, la pauvre. Mon père, un charpentier, se voyant seul avec deux fillettes, prit son sac et s'en alla. Je ne l'ai jamais revu. L'assistance publique me mit dans un couvent à Bourges. J'étais délicate... née à sept mois... vous comprenez. Le médecin du couvent avait écrit sur ma fiche « faiblesse de constitution » et je pensais : « Ça veut dire que je suis toute petite. » Petite je l'étais, et si timide. Mais l'amour de la sœur Marie-Aimée me donna la force de vivre. Elle me gâtait comme si j'étais son enfant. Au couvent, j'avais deux heures de classe par jour, j'ai appris à lire et à écrire, mais je n'ai jamais ouvert une grammaire. J'avais dix ans quand la maîtresse me dit : « Je ne peux plus rien t'apprendre. Tu en sais autant que moi. C'est toi qui feras dès maintenant la classe aux petits. » Les tout petits, je les aime tant, mais maintenant encore quand l'un d'eux me regarde de ses grands yeux fixes, je me prends à rougir...

«...Vous dites que je parle de jolie façon. Mais dans mon

Legislative Counsellor, qui fait avec notre *Mouvement* un service d'échange. Et voici que nous lisons, dans un des derniers numéros, sous ce titre: *Nos sœurs de langue française en Suisse*, une petite note — en anglais naturellement — citant notre journal, et annonçant que, comme il est publié entièrement en français, le *Counsellor* a eu le privilège d'obtenir la collaboration d'une femme professeur de français dans une des écoles de Seattle, qui en fait traduire les articles les plus intéressants par ses élèves! Et, de fait, paraît ensuite la traduction d'un article sur le suffrage féminin à Bâle, qui, d'ailleurs, a été lui-même primitivement traduit de l'allemand...

N'est-ce pas amusant de savoir que notre journal sert ainsi à des exercices de français à de petites Américaines de l'autre côté du globe? Nous savions déjà qu'une de nos abonnées de Genève l'utilisait pour des textes de dictées, parce que, disait-elle, on y trouvait de magnifiques exemples d'accords de participes! A qui le tour, maintenant?

A la Société des Nations.

Nous avons le plaisir d'apprendre que M^{lle} Chaptal, directrice de la Maison-école pour infirmières, sur laquelle le *Mouvement* vient de publier un article, et auteur du manuel de morale de l'infirmière qu'une de nos collaboratrices analyse plus loin, a été désignée comme déléguée française adjointe à la Commission consultative de Protection de l'Enfance de la S. d. N.

Celles qui s'en vont.

C'est avec le plus vif regret que l'on apprendra le décès, survenu à Londres, après une longue et pénible maladie, de Miss Annie Baker, secrétaire générale du Bureau international contre la Traite des Femmes — et l'une de celles qui a le plus travaillé contre l'horrible fléau dont il est question dans notre article de fond d'aujourd'hui. « Bien que frêle et féminine d'apparence, écrit notre confrère *The Vote*, pleine de charme et d'humour, elle avait, partout où la cause qu'elle défendait était en jeu, le courage d'un lion. Les pires bouges des grandes villes européennes, du Caire et de l'Orient, lui étaient connus par ses enquêtes et ses investigations. »

Miss Baker représentait le Bureau International contre la Traite à la Commission consultative de la S. d. N., ce qui nous avait donné l'occasion de la voir souvent à Genève. Elle avait aussi joué un rôle en vue dans tous les grands Congrès internationaux contre l'immoralité publique.

Dans les hôpitaux du Canada français.

Si les femmes ne possèdent pas encore de droits politiques dans les provinces françaises du Canada, elles y remplissent cependant des charges importantes, notamment dans les hôpitaux, qui appartiennent là-bas à des congrégations féminines. « Ces religieuses, écrit dans le *Bulletin médical* de Leysin un médecin suisse de retour du Canada, gèrent seules tous leurs biens; elles construisent sur les

pays natal, dans le Bourbonnais, chacun parle bien. Les petits vachers, les bergères, les plus frustes des ouvriers de campagne, tout ce menu monde de chez nous parle mieux que les Parisiens. Mes camarades d'atelier se moquaient de moi quand je suis arrivée ici et disaient : Elle fait des manières. »

«...Oui, au couvent je fus bien heureuse. Pourtant j'étais punie parfois. Oh! non pas pour de la désobéissance, j'étais trop craintive pour oser désobéir. Mais après-midi, quand je cousais sous les marronniers, ou que je cassais les noix, ou que j'épluchais les légumes, je me mettais à rêver — c'était plus fort que moi. — L'ouvrage me tombait des mains et j'étais talochée. »

« A treize ans, je fus déclarée d'âge à gagner ma vie et on me plaça comme bergère dans une ferme de la Sologne. Dans mon tablier, j'emportais aux champs toutes sortes de lectures, des inepties, de vieux almanachs, des recueils de chansons, et un jour je dénichai au grenier les *Aventures de Télémaque*. Télémaque, et plus tard Chateaubriand, voilà les grandes émotions littéraires de ma vie.

« La petite gardeuse de moutons que j'étais avait un cœur avide d'aimer. Toute chétive, mince et souffreteuse, avec une chevelure indisciplinée qui semblait absorber toute ma vitalité, tant elle était longne et touffue, je ne fus pas sans avoir été

NOS COLLABORATRICES



M^{me} Jeanne VUILLIOMENET

plans les plus modernes des hôpitaux de deux à trois mille lits, elles les administrent et en assument toute la besogne. Quelques-unes d'entre elles ont étudié dans les Universités et sont doctresses... Et si quelqu'un doute encore de l'habileté des femmes à se gouverner elles-mêmes et à diriger les plus grandes entreprises économiques, je l'engage à aller voir ce qui se passe au Canada... »

Les femmes et l'auto.

D'expériences nombreuses faites en Amérique, il résulterait que les femmes sont supérieures aux hommes dans la conduite des automobiles. Elles seraient plus prudentes qu'eux et causeraient moins d'accidents.
(Revue du Touring-Club suisse.)

remarquée par les garçons. Ils me traquaient. J'en avais une peur affreuse. Et puis l'heure de l'amour sonna. Quand je partis pour Paris je laissais mon cœur derrière moi. Il y est demeuré... Pourquoi je fuyais ? Celui qui m'aimait était plus haut placé que moi. Le mariage était impossible avec la pauvre couturière que j'étais alors. On me demanda de me sacrifier. J'étais si jeune que j'éprouvai une joie douloureuse à ce sacrifice... Il est là-bas, dans mon pays, un homme que je n'ai jamais revu. Je pense à lui avec ferveur, il est ma jeunesse et mon amour... S'il sait que j'écris ? Peut-être pas. Car Audoux n'est pas mon véritable nom.

« A Paris, je cousais et j'avais charge d'âme : une nièce. Je l'ai élevée, mais ne la comprenais pas toujours très bien... Oui, Marie-Claire a été ma vraie enfant. Comme j'ai pleuré quand je l'ai vue lancée dans le vaste monde sous la couverture jaune du livre. Pour gagner cinquante centimes de plus par jour qu'avec ma couture, et surtout pour avoir mes soirs libres, je suis entrée comme blanchisseuse à l'hôpital Laënnec. Une vie abominablement rude et des accidents : une jambe fracturée, ensuite un empoisonnement à cause d'une piqûre d'une épingle restée dans le linge. ...Ce que je faisais de mes veillées ? Je lisais ou bien j'allais entendre de la musique. En ces temps-là, je retenais et répétais sans une faute toutes les mélodies d'un opéra-

Une grande tragédienne hongroise.

On annonce de Budapest la mort de Maria Jaszai, l'une des plus grandes tragédiennes contemporaines, décédée à l'âge de 76 ans. Fille d'un simple charpentier, elle prit, toute jeune encore, la décision de se consacrer au théâtre.

Après avoir passé quelques années sur les scènes de province, elle remporta son premier succès à Kolosvar, le centre intellectuel de la Transylvanie. A l'âge de 17 ans, elle fut nommée membre du Théâtre national à Budapest, où elle occupa bientôt une situation exceptionnelle et devint membre à vie du théâtre.

Elle remporta ses plus grands succès dans les rôles des tragédies les plus célèbres. Elle fut l'interprète la plus éloquente, sur la scène hongroise, des œuvres antiques, des tragédies de Shakespeare, des classiques français Corneille et Racine, des héroïnes de Schiller et des drames hongrois les plus importants.

La dignité et la puissance qui caractérisèrent son art lui ont assuré une série de brillants succès durant toute sa carrière. Son art déclamatoire absolument extraordinaire donna un nouveau lustre et un nouveau sens à la poésie la plus courante et la plus banale.

Les femmes contre la vivisection.

Les six Sociétés suisses contre la vivisection, qui groupent environ 2500 membres ont eu récemment leur assemblée de délégués à Genève. Une des grandes Sociétés anglaises fut représentée par la Duchesse de Hamilton et Brandon, et Miss Luid af Hageby, de retour du récent Congrès international contre la vivisection, à Philadelphie.

Pour nos œufs de Pâques...

Une femme suisse à la Conférence Internationale du Travail - Le suffrage féminin ecclésiastique dans le canton d'Argovie - A travers le monde.

Quelques bonnes nouvelles pour les féministes.

D'abord, *et de lui-même*, le Conseil Fédéral a désigné une femme, M^{lle} Dora Schmidt, secrétaire à l'Office fédéral du Travail, pour accompagner, à titre d'expert technique, la délégation suisse à la prochaine Conférence Internationale du Travail (Genève, 25 mai). Jusqu'à présent, et non sans se faire passablement tirer l'oreille, c'était seulement à la requête pressante de nos Associations féminines que le gouvernement fédéral s'était résigné à appliquer l'article de l'Organisation Internationale du Travail qui dit que, quand des questions intéressantes les femmes doivent venir à l'ordre du jour d'une Con-

comique que j'entendais pour la première fois. Ma voix ? Oh ! menue, voilée, mais juste.

« Dégoutée du blanchissage par mes accidents, je repris la couture, quand bien même je déteste coudre, mais pas en atelier. J'allais en journées et j'avais comme clientes des femmes de littérateurs qui s'intéressèrent à moi. Tout autour de moi j'observais tout, et puis j'écrivais, et quand j'avais écrit une page je la cachais dans un tiroir ou la jetais au feu. La littérature, je la plaçais si haut, si haut, que jamais je n'aurais osé écrire pour publier. Imaginez qu'alors je croyais que les beaux livres jaillissaient du cœur sans une rature. Un jour, quelqu'un me dit : « Pour écrire, il faut avoir quelque chose à dire, il faut savoir penser. Ecrivez. Ne vous inquiétez pas de votre orthographe défectueuse. L'orthographe, des milliers de gens la savent qui ne peuvent écrire. On vous mettra l'orthographe ». Et j'écrivis *Marie-Claire* pendant la nuit, puisque je travaillais la journée... Non, je ne connus Mirbeau qu'après qu'il eût écrit la préface de mon livre, quand je lui fis visite pour le remercier. On lui avait fait lire le manuscrit de *Marie-Claire*, il s'y intéressa. C'était un être exquis, doux, cachant sa bonté, de peur de paraître niais. Je l'ai vénéré comme un Dieu.

« L'argent que me procura *Marie-Claire*, comme il fut le bienvenu : trois enfants étaient tombés entièrement à ma